

Susciter et créer l'extraordinaire : miracle ou mirage ?

Cf. B O.; notre société se plaît dans la production de l'événement, en fait même une pratique si courante qu'elle frise la banalité. La recherche permanente de l'inédit, de la sensation, la surenchère organisée dans l'extraordinaire ne nous assujettissent-elles pas à une autre forme de monotonie ?

Séance n° 1 : Superman et Monsieur Toutlemonde

Problématique de la séance : le héros est-il celui que l'on croit ? Cf. B. O. : comics, acte d'héroïsme.

Dispositif

1/demander aux étudiants de définir ce qu'est un héros et d'en donner les principales caractéristiques.

2/ Projeter la publicité « Orange Wonder Love »

<https://www.youtube.com/watch?v=K-Y3hhzUntA>

L'étude de la publicité s'attachera à monter les ressemblances et les différences entre les deux supermen : des individus capables d'accomplir des actes extraordinaires, mais qui sont ne pas forcément pour autant hors du commun

3/ Confrontation de deux documents

Document n° 1 : Vitruve, De l'Architecture, Livre IX, introduction

Marcus Vitruvius Pollio, connu sous le nom de Vitruve, est un architecte romain qui vécut au Ier siècle av. J.-C. Son traité De l'Architecture, dédié à l'empereur Auguste, est le premier dans son genre.

Les célèbres athlètes qui sortaient victorieux des jeux Olympiques, Pythiens, Isthmiques et Néméens, recevaient autrefois des Grecs de magnifiques honneurs. La palme et la couronne dont on les décorait au milieu de l'assemblée, n'étaient pas les seules récompenses qu'on leur accordait : lorsqu'ils retournaient dans leur patrie, c'était sur des chars de triomphe qu'ils étaient portés, et le trésor public pourvoyait à leurs besoins pendant toute leur vie. A la vue de telles distinctions, je suis étonné qu'on n'ait pas rendu les mêmes honneurs, et de plus grands encore, à ceux dont les écrits rendent d'immenses services dans tous les temps et chez tous les peuples. Et il y eût eu certes plus de justice, puisque l'athlète se borne à donner par l'exercice plus de force à son corps, tandis que l'écrivain, tout en perfectionnant son esprit, dispose celui des autres à la science par les leçons utiles qu'il répand dans ses ouvrages.

Milon le Crotoniate ne fut jamais vaincu ! Quel avantage les hommes en ont-ils retiré ? Et tous ceux qui, comme lui, furent vainqueurs, ont-ils fait autre chose que de jouir pendant leur vie d'une glorieuse réputation au milieu de leurs concitoyens ? Mais il n'en est pas de même des préceptes de Pythagore, de Démocrite, de Platon, d'Aristote et des autres sages : journallement lus et mis en pratique, ils produisent sans cesse des fruits toujours nouveaux, non seulement pour leurs concitoyens, mais encore pour tous les peuples. Ceux qui, dès leur jeunesse, puisent à la source de leur doctrine, possèdent les excellents principes de la sagesse, et dotent les villes de bonnes mœurs, de droits basés sur la justice, de sages lois, sans lesquelles il n'est point d'État qui puisse subsister.

Puisque, grâce à leurs connaissances, les écrivains peuvent procurer à tous les hommes de si grands avantages, ce n'est pas seulement par des palmes et des couronnes qu'il convient, à mon avis, de les honorer, il faudrait encore leur décerner des triomphes, et les mettre au rang des dieux. Ils ont fait un grand nombre de découvertes dont les hommes ont profité pour agrandir leur savoir : je vais à quelques-uns d'entre eux

O res mirabilis ?

en emprunter une que je proposerai comme exemple ; on sera forcé de reconnaître et d'avouer qu'on doit des honneurs à de tels hommes.

Document n°2 : 9-11 : l'hommage des auteurs de BD américains



Bilan : rédiger un court paragraphe où, à partir des trois documents, on propose une nouvelle définition du héros en faisant appel aux différents documents.

Séance n° 2 : La surenchère des médias dans la recherche de l'extraordinaire

Problématique de la séance : Faut-il créer le moment inédit qui fait date ? (phrase du B.O.)

Préalable : lire la nouvelle de Didier Daeninckx, « Le Salaire du sniper », in *9 Histoire extraordinaires*, étonnants classiques, Garnier Flammarion, pp. 33-56

La nouvelle montre comment deux journalistes, un reporter et un cameraman, qui travaillent pour une grande chaîne de télévision, ne recherchent pas l'information, mais uniquement à faire le buzz et à créer l'évènement.

On trouvera une exploitation de la nouvelle ici :

http://disciplines.ac-montpellier.fr/lp-lettres-histoire-geographie/sites/lp-lettres-histoire-geographie/files/fichiers/2de_francais/2deconstrualairedusniperseq.pdf

Objectif : confrontation de trois documents. Dispositif : on répartit les étudiants par binômes et on leur demande de proposer une problématique pour le corpus. On leur demande également de confronter deux des trois documents dont l'image. À l'oral, on reprendra les différentes perspectives abordées par les documents.

Document n°1 : Pierre Bourdieu, *Sur la télévision*, éd. Raisons d'agir, 1996

Le principe de sélection, c'est la recherche du sensationnel, du spectaculaire. La télévision appelle à la dramatisation, au double sens : elle met en scène, en images, un événement et elle en exagère l'importance, la gravité, et le caractère dramatique, tragique. Pour les banlieues, ce qui intéressera ce sont les émeutes. C'est déjà un grand mot... (On fait le même travail sur les mots. Avec des mots ordinaires, on n'épate pas le bourgeois », ni le « peuple ». Il faut des mots extraordinaires. En fait, paradoxalement, le monde de l'image est dominé par les mots. La photo n'est rien sans la légende qui dit ce qu'il faut lire – legendum – c'est-à-dire, bien souvent, des légendes, qui font voir n'importe quoi. Nommer, on le sait, c'est faire voir, c'est créer, porter à l'existence. Et les mots peuvent faire des ravages : islam, islamique, islamiste – le foulard est-il islamique ou islamiste ? Et s'il s'agissait simplement d'un fichu, sans plus ? (...)

Les journalistes, grosso modo, s'intéressent à l'exceptionnel, à ce qui est exceptionnel pour eux. Ce qui peut être banal pour d'autres pourra être extraordinaire pour eux ou l'inverse. Ils s'intéressent à l'extraordinaire, à ce qui rompt avec l'ordinaire, à ce qui n'est pas quotidien – les quotidiens doivent offrir quotidiennement de l'extra-quotidien, ce n'est pas facile... D'où la place qu'ils accordent à l'extraordinaire ordinaire, c'est aussi prévu par les attentes ordinaires, incendies, inondations, assassinats, faits divers. Mais l'extraordinaire c'est aussi et surtout ce qui n'est pas ordinaire par rapport aux autres journaux. C'est ce qui est différent de ce que les autres journaux disent de l'ordinaire, ou disent ordinairement. C'est une contrainte terrible : celle qu'impose la poursuite du scoop. Pour être le premier à voir et à faire voir quelque chose, on est prêt à peu près à n'importe quoi, et comme on se copie mutuellement en vue de devancer les autres, de faire avant les autres, ou de faire autrement que les autres, on finit par faire tous la même chose, la recherche de l'exclusivité, qui, ailleurs, dans d'autres champs, produit l'originalité, la singularité, aboutit ici à l'uniformisation et à la banalisation.

Cette recherche intéressée, acharnée, de l'extraordinaire peut avoir, autant que les consignes directement politiques ou les auto-censures inspirées par la crainte de l'exclusion, des effets politiques. Disposant de cette force exceptionnelle qu'est celle de l'image télévisée, les journalistes peuvent produire des effets sans équivalents. La vision quotidienne d'une banlieue, dans sa monotonie et sa grisaille, ne dit rien à personne, n'intéresse personne, et les journalistes moins que personne. Mais s'intéresseraient-ils à ce qui se passe vraiment dans les banlieues et voudraient-ils vraiment le montrer, que ce serait extrêmement difficile, en tout cas. Il n'y a rien de plus difficile que de faire ressentir la réalité dans sa banalité. Flaubert aimait à dire : « il faut peindre bien le médiocre ». C'est le problème que rencontrent les sociologues : rendre extraordinaire l'ordinaire ; évoquer l'ordinaire de façon à ce que les gens voient à quel point il est extraordinaire.

Les dangers politiques qui sont inhérents à l'usage ordinaire de la télévision tiennent au fait que l'image a cette particularité qu'elle peut produire ce que les critiques littéraires appellent l'effet de réel, elle peut faire

voir et faire croire à ce qu'elle fait voir. Cette puissance d'évocation a des effets de mobilisation. Elle peut faire exister des idées ou des représentations, mais aussi des groupes. Les faits divers, les incidents ou les accidents quotidiens, peuvent être chargés d'implications politiques, éthiques, etc. propres à déclencher des sentiments forts, souvent négatifs, comme le racisme, la xénophobie, la peur-haine de l'étranger et le simple compte-rendu, le fait de rapporter, to record, en reporter, implique toujours une construction sociale de la réalité capable d'exercer des effets sociaux de mobilisation (ou de démobilisation).

Document n° 2 : Pourquoi les chaînes d'info en continu nous fascinent, AFP, 28/08/2016

Le service public, qui s'apprête à lancer sa chaîne d'info en continu sur la TNT gratuite le 1er septembre, assure pourtant qu'il n'aura pas recours à ces recettes : la chaîne franceinfo compte traiter l'actualité de façon distanciée, l'analyse et le décryptage prenant le pas sur le direct et la rapidité. Elle compte ainsi se démarquer de ses concurrentes, notamment de BFMTV, la 1ère chaîne d'info de France, qui a imposé en onze ans d'existence son ton électrique dans la couverture de l'actualité, inspiré de la pionnière américaine CNN.

BFMTV, c'est «la vie saisie en direct, comme si vous y étiez, l'info plus vraie que nature, celle qui palpite et vous prend à la gorge », analyse le journaliste Hubert Huertas dans son livre L'effet BFM. « Ce que provoque le direct, c'est de s'imaginer qu'il peut toujours se passer quelque chose. C'est tout de même plus fort que le différé et plus fort que la fiction : on est dans la réalité, on est en contact avec le monde et ça nous rend accroc », explique Virginie Spies, maître de conférences à l'université d'Avignon et spécialiste médias.

En juillet, mois marqué par deux attentats, BFM a affiché une part d'audience de 2,8% en moyenne. L'actualité a également profité à ses deux concurrentes iTELE et LCI, dont les audiences ont également grimpé (à 1,2% et 0,3% respectivement).

« L'actualité très forte de ces derniers mois en France a été positive pour l'information en continu : ce sont des moments de grandes tensions qui incitent les spectateurs à aller voir ce qui se passe en direct sur ces chaînes », poursuit Virginie Spies. « Une 'vraie' information, c'est un événement dont on ne comprend pas tout à fait le sens et qui va s'avérer. On ne comprend pas ce qui a pu se passer et on essaie d'y répondre en regardant les chaînes d'info, qui vont très vite multiplier les interviews et les témoignages », analyse de son côté le sociologue des médias François Jost.

«Les chaînes d'info en continu, c'est House of Cards, en vrai»

Le direct peut présenter dans ces moments-là un côté hypnotique, qui tient le téléspectateur en haleine. S'y ajoute une « impression d'ubiquité absolue », selon Virginie Spies, qui fait également le succès d'application comme Periscope ou Facebook live, qui proposent des vidéos en direct.

Autre recette de la réussite des chaînes d'info en continu, la mise en scène sous forme de récit de l'actualité, avec un découpage en épisodes à la façon d'une série : « On a l'impression que les chaînes d'info nous proposent un 'cliffhanger' tous les quarts d'heure. C'est House of Cards en vrai », poursuit-elle. Pour la sémiologue, se passer de ce ressort va forcément pénaliser franceinfo en termes d'audience, même si elle juge l'intention louable : « Faire le pari de la qualité et réussir à être dans l'actualité et en même temps dans la compréhension, s'ils y arrivent, c'est merveilleux ! », lance-t-elle.

Même analyse du côté du sociologue François Jost : «il y a une demande chez certains téléspectateurs de mieux comprendre, mieux resituer l'actualité dans le contexte mais ça ne se jouera pas par million en termes d'audience », juge-t-il, faisant le parallèle avec la radio France Culture. Selon lui, l'apport des archives de

l'INA, l'un des partenaires publics de la nouvelle chaîne d'info, pourrait aussi permettre d'éclairer les événements différemment.

« Les chaînes en direct sont tournées vers le futur, leur proposition c'est : «Si vous voulez savoir ce qui va arriver, restez». Alors que là, on aurait une information qui est éclairée par le passé. Je pense qu'il y a un public pour ça », estime-t-il.

Document n° 3 : Capture d'écran de la chaîne BFM



Séance 3 : L'extraordinaire dans la production artistique contemporaine

Problématique : Comment l'artiste cherche-t-il à surprendre, créer la surprise ou l'étonnement et à nous interroger, quitte à nous déranger ? L'art moderne est-il de l'art ou une imposture ? Cf. B. O. : pop art, performances, art brut.

Dispositif :

1/ Distribuer des images d'œuvres contemporaines aux étudiants. Attendre leur réaction. Leur demander en quoi ces œuvres les dérangent, ce qu'ils pensent avoir compris, si ces œuvres méritent d'être qualifiées « d'extraordinaires ».

Image 1 : Daniel Spoerri, Tableaux-Pièges

<http://radicalart.info/things/composite/collections/Spoerri/index.html>



Document n° 2 : l'artiste américain Jeff Koons pose devant sa sculpture "Play-Doh" exposée au Whitney Museum de New York, le 24 juin 2014.



Document n° 3, Paul McCarthy, Tree (arbre), Paris, place Vendôme 16 octobre 2011



Document° 4 : Christian Boltanski, Personnes, installation dans le Hall du Grand Palais, 2011

<http://artspla.over-blog.com/2014/11/personnes-de-christian-boltanski-2010.html>



2/ Confronter trois documents.

Construire un tableau de confrontation sur les points suivants

A : Les caractéristiques de l'art moderne

B : Les objections faites à son encontre

C : Les réponses que l'on pourrait apporter à ces objections

Document n° 1 : Annabelle Couty, « Peut-on parler d'une imposture de l'art contemporain ? », blog *Du lien part l'art*

La première raison [du rejet de l'art contemporain] est l'absence de critères objectifs permettant à chacun de juger de la qualité des œuvres et des pratiques artistiques. Si l'art contemporain ne cherche plus la beauté, si la maîtrise technique de l'artiste ne compte plus, alors comment savoir si une œuvre est réussie ? L'art moderne (depuis Gustave Courbet jusqu'au Pop Art, en passant par l'impressionnisme, le fauvisme, le cubisme, le surréalisme, l'art conceptuel ou les différents courants de l'abstraction...) s'est attaché à disqualifier peu à peu toutes les anciennes catégories esthétiques sur lesquelles était traditionnellement fondé le jugement de goût : le beau platonicien, la mimésis, l'harmonie... (...)

La deuxième raison du rejet de l'art contemporain par une frange conséquente du public tient à son goût pour la provocation. L'histoire de l'art occidental s'est caractérisée depuis le XIXe siècle par une succession de ruptures et de transgressions (il faut rappeler que les termes « impressionnisme » et « fauvisme » ont été inventés par des critiques choqués de ces nouvelles hardiesses picturales.). De transgressions en provocations, l'art n'a eu de cesse de repousser ses limites (éthiques et esthétiques), atteignant alors les derniers tabous : soucieux d'exposer à la face de la société ce qu'elle ne veut pas voir (à l'image des performances des « actionnistes viennois » dans les années 70), certains artistes ne craignent pas d'inventer des œuvres blasphématoires, obscènes, pornographiques ou, pour reprendre l'expression de Jean Clair à propos de l'œuvre de McCarthy, « copromanes ». Face à ces démonstrations (bien éloignées il est vrai du sourire de la Joconde), certaines personnes dénoncent la décadence voire la mort de l'art, d'autres se plaignent du manque d'originalité d'une provocation aux principes éculés. Et l'on doit dire qu'à la différence de celles du XIXe siècle, les transgressions contemporaines semblent aujourd'hui admises au cœur des institutions. (...)

C'est ce sentiment d'être face à un art sans qualité, volontairement choquant et cautionné par le Ministère qui crée chez le grand public un vague soupçon de complot entre artistes subventionnés, institutions et élites, tous accusés de snobisme ou de clientélisme. Ce soupçon est encouragé par un marché de l'art contemporain atteignant des sommets (avec un indice des ventes en hausse de 70% en 10 ans), et un « monde de l'art » (l'expression est d'Arthur Danto et désigne un réseau d'initiés : galeries, maisons de vente, institutions, experts...) qui choisit ses « chouchous » selon des critères qui échappent aux yeux du plus grand nombre. Jean Baudrillard, dans son article Le complot de l'art, écrivait ainsi en 1996 : « ...il n'y a plus de jugement critique possible, et seulement un partage à l'amiable, forcément convivial, de la nullité. C'est là le complot de l'art et sa scène primitive, relayée par tous les vernissages, collections, donations et spéculations. »

Si ces arguments sont compréhensibles, il est possible néanmoins de leur répondre. Sans s'étendre trop longuement sur la question, quelques éléments contextuels permettent d'invalidier cette vague accusation qui voudrait que l'art contemporain soit globalement nul.

Pendant des siècles, l'art a revêtu une fonction magique ou spirituelle. Cette vision idéalisée de l'art existe jusqu'au début du XXe siècle : ainsi, dans son essai *Du Spirituel dans l'art* écrit en 1911, Kandinsky

s'intéresse au pouvoir de la couleur. Selon lui, une œuvre d'art est animée d'un souffle spirituel qui, grâce à la couleur, fait vibrer l'âme de celui qui la regarde en ce qu'il nomme une « résonnance intérieure ». Les artistes feraient donc avancer l'humanité vers une spiritualité plus élevée. C'est en cette vision du progrès de l'humanité que les artistes contemporains ne croient plus guère. L'utopie de l'art est mise à mal d'une part par les crimes historiques du XXe siècle (que peut l'art face aux génocides ou à la bombe atomique ?), et de l'autre par l'avènement de la société de consommation mondialisée, qui voit l'art se dissoudre en partie dans la mode, la communication ou le tourisme.

Cette désacralisation de l'art, sa dissolution dans la vie quotidienne, est-ce forcément une mauvaise chose ? Pour certains, l'intégration de l'art au système économique, au développement technologique, de l'information et des médias lui permet de descendre de son piédestal bourgeois pour devenir ludique et plus accessible. D'autres dénoncent un nivellement par le bas, et ce que Gilles Lipovetsky appelle un « individualisme de masse » où l'on donne à l'individu l'illusion de la liberté dans ses choix artistiques alors qu'il subit l'influence d'un système qui lui dicte ses goûts.

Quoi qu'il en soit, on peut parler d'une désacralisation de l'art comme une des caractéristiques de notre époque « post-moderne », qui se définit, selon le philosophe Jean-François Lyotard, par une perte de la foi dans le progrès de l'humanité et par une mercantilisation du savoir et de la culture. L'art contemporain n'est ni plus ni moins la chambre d'écho de cette époque, de ses contradictions et de ses excès, de son désenchantement et de ses rêves.

Face à la fin de l'utopie de l'art, face aux inventions de la modernité artistique qui semblent avoir défriché tous les terrains, les artistes doivent réinventer leur propre définition de l'art. Comme l'écrit Marc Jimenez dans son livre *La Querelle de l'art contemporain* : « Les artistes du XXIe siècle se refusent à livrer une représentation édulcorée et complaisante du réel, placée sous le signe de la Beauté et du Sublime considérés comme des valeurs transcendantes, intemporelles et immuables. »

Si certains artistes provoquent (Paul McCarthy, Maurizio Cattelan, Santiago Sierra...), c'est qu'ils croient en la puissance subversive de la création, encore capable de révéler nos tabous ou nos conditionnements sociaux.

Si certains interrogent ou détruisent la notion d'œuvre, c'est qu'ils dénoncent l'impasse de l'art et cherchent à la dépasser.

D'autres adoptent des postures artistiques où les mots, les concepts ou les discours comptent plus que l'œuvre : inspirés par l'art conceptuel des années 60, ils revendiquent un art immatériel qui trouve son essence dans la pensée ; ils réalisent ainsi la prédiction du philosophe allemand Hegel qui, voyant l'art moderne advenir, envisageait la dissolution de l'art dans la philosophie.

Certains artistes n'ont pas renoncé à la fonction d'élévation de l'art : ils explorent le mystère de la vie ou interrogent la condition humaine à travers différents supports, de l'art vidéo (Bill Viola) à la performance (Marina Abramovic), intégrant parfois les avancées technologiques. Le danois Olafur Eliasson, pour qui l'artiste doit être impliqué dans l'idée de progrès, conçoit ses œuvres comme des machines de vision défiant nos sens et nos pensées...

Document n° 2, Brun Jacquot, « La charge de Jean Clair contre les dérives de l'art », *Le Figaro*, 19/04/2011

Dans son nouveau pamphlet, *L'Hiver de la culture*, l'essayiste étrille les musées, l'art contemporain, ses marchands et ses collectionneurs.

Cent quarante pages, neuf courts chapitres : il n'en faut pas plus à Jean Clair, dans son pamphlet *L'Hiver de la culture*, pour dresser son réquisitoire contre le monde de l'art. Académicien, conservateur, essayiste, commissaire d'expositions à succès comme *Mélancolie ou Crime et châtiment*, Jean Clair n'en est pas à son premier coup de gueule. En 2007, dans *Malaise dans les musées*, il s'insurgeait de l'accord de coopération conclu entre le Louvre et Abou Dhabi : il ouvrait, estimait-il, la voie à la marchandisation des œuvres et écornait le principe de l'inaliénabilité du patrimoine artistique de l'État. *L'Hiver de la culture* s'inscrit dans la lignée de son *Malaise*...

Cette saison froide qu'il annonce pour la culture est le signe d'une crise de civilisation. Avec la perte du sacré, le recul de la religion, les œuvres d'art peuvent-elles encore faire sens pour ceux qui les regardent ? Non, on ne les adore que pour elles-mêmes, regrette Jean Clair, qui parle de « culte de la culture » et qui craint que les musées deviennent des « abattoirs culturels ». « Absurdité de ces tableaux alignés, par époques ou par lieux, que personne à peu près ne sait plus lire, dont on ne sait pas encore pour la plupart déchiffrer le sens, moins encore trouver en eux une réponse à la souffrance et à la mort. Les foules qui se pressent en ces lieux, faites des gens solitaires qu'aucune croyance commune, ni religieuse ni sociale ni politique ne réunit plus guère, ont trouvé dans ce culte de l'art leur dernière aventure collective. »

Un public incapable de comprendre les œuvres du passé n'a que les artistes contemporains qu'il mérite. Des artistes qui, aujourd'hui, contrairement, aux avant-gardes du XXe siècle, ne rêvent que d'entrer au musée « avec la mine contrite et réjouie du roturier admis dans la noblesse ». Et les musées les accueillent de bonne grâce puisqu'ils sont devenus un rouage essentiel du marché de l'art. « Une étrange oligarchie financière mondialisée, comportant deux ou trois grandes galeries parisiennes et new-yorkaises, deux ou trois maisons de vente, et deux ou trois institutions publiques responsables d'un patrimoine d'un État, décide ainsi de la circulation et de la titrisation d'œuvres d'art qui restent limitées à la production, quasi industrielle, de quatre ou cinq artistes. » Titrisation. La promotion d'artistes comme Jeff Koons ou Damien Hirst, analyse Jean Clair, s'inspire des techniques financières qui ont conduit à la crise du subprime, en 2008. Il s'agissait alors de confectionner des produits financiers mêlant des obligations saines à des titres très risqués.

Démonstration : « Soit un veau coupé en deux dans sa longueur et plongé dans du formol. » On reconnaît, bien sûr, le Veau d'or de Damien Hirst. Commencez par l'exposer d'autres artistes dans des galeries, vendez-le à un collectionneur, négociez avec un grand musée une exposition de l'artiste et, si tout se déroule comme prévu, sa cote va s'envoler. Mais comme en Bourse, le marché peut se retourner et, dans cette spéculation, « le dernier perd tout ». Il y aurait vraiment quelque chose de pourri au royaume des beaux-arts.

Curieusement, Jean Clair laisse quand même briller une petite lumière dans ses pages si pessimistes. Si peinture et sculpture partent à vau-l'eau, la musique et la danse tiennent bon, dit-il : « Il existe encore une musique sacrée : de jeunes compositeurs écrivent encore des messes, des requiems, des opéras métaphysiques. La danse non n'a jamais peut-être été aussi belle, fascinante, aérienne (...) On devine la raison : il y a dans ces disciplines - le mot reprend son sens - un métier, une maîtrise du corps longuement apprise, une technique singulière, année après année enseignée et transmise. Or il n'y a plus ni métier ni maîtrise en arts plastiques. »

Document n° 3 : une œuvre d'art contemporain aux choix parmi celles distribuées

Séance n° 5 : Étude filmique *La Grande Belleza* de Paolo Sorrentino

Analyse des extraits de *La Grande Belleza* de Paolo Sorrentino, 2013 (performances artistiques)

<https://www.youtube.com/watch?v=wMjovG2PqZM>

<https://www.youtube.com/watch?v=plG2KDit-Kc>

Séance n°6 : Exposés étudiants

Objectifs : prise de parole des étudiants, exposé devant être problématisé et illustré par un exemple concret analysé de façon pertinente.

- Les théories du complot
- Les hoax
- Comparaison des unes de journal d'un même jour

<http://www.revue2presse.fr/presse/actualite>

- Comment fabrique-t-on une vedette ?

Séance n° 7 : Entraînement à l'écriture personnelle

Selon vous, ce qui est banal peut-il être extraordinaire ?

Trois temps :

1. Travail de groupes
2. Restitution orale
3. Travail écrit autour de la problématique

Séance n° 8 : Compte rendu de la lecture cursive : Francis Scott Fitzgerald, *Gatsby le magnifique*

L'histoire : Gatsby donne des fêtes extraordinaires dans le but de revoir Daisy, la femme qu'il a aimée.

On pourra travailler sur différents éléments à partir du roman

- 1/ La fête (et faire le parallèle avec les extraits de *La Grande Bellezza*)
- 2/ Les personnages : Gatsby qui fait figure d'être d'exception, ce qui le rend fascinant, Nick Carraway qui est tout à fait quelconque, Tom le mari de Daisy qui est lui aussi est un héros hors normes.
- 3/ La rumeur autour de Gatsby : qui est-il vraiment ? que dit-on de lui ? Un espion, un membre de la famille royale ? Le cousin du diable ?

Évaluation finale : corpus sur les légendes urbaines

Sébastien LUTZ, agrégé de lettres classiques

Les corrigés sont réservés aux professeurs de l'Académie de Strasbourg. Pour les obtenir, merci d'envoyer un courriel en utilisant votre adresse académique à sebastien.lutz@ac-strasbourg.fr